

— Mais... répondit-il, attendre.

— Attendre quoi ?

— La mort de mon père, dit-il froidement. Je le connais, il serait homme à me déshériter.

Et Andréa pirouetta sur les talons, et me quitta en fredonnant une ariette.

Ah ! mon ami, murmura Marthe avec accablement, dès ce jour, je commençai à deviner l'odieux naturel de cet homme. Pendant huit jours, je fus en proie à une sorte de fièvre ardente, mêlée de délire... j'appelai mon père, je demandai pardon à Dieu... je me trainai aux genoux d'Andréa pour le supplier de me rendre mon honneur en me conduisant aux pieds des tels.

Andréa me répondit par des lieux communs et des phrases évasives.

Lorsque je fus rétablie, j'allai me jeter aux genoux d'un prêtre, je lui avouai ma faute, je lui demandai conseil.

Le prêtre me dit :

— Allez, mon enfant, rejoindre votre père, et Dieu, qui est grand et miséricordieux, vous pardonnera et touchera peut-être le cœur de cet homme qui refuse de réparer ses torts envers vous.

Mon père !

Oh ! je me souvins alors combien il était indulgent et bon pour son enfant, et je regardai le conseil du ministre de Dieu comme un ordre venant d'en haut. Je voulus obéir...

Un matin, j'annonçai mon départ à Andréa.

— Et où vas-tu ? me demanda-t-il avec indifférence.

— Je retourne en France, lui répondis-je avec fierté. Je vais rejoindre mon père...

— Ton père ? fit-il avec un tressaillement dans la voix.

— Oui lui dis-je, et peut-être qu'il me pardonnera.

Il secoua la tête avec tristesse ;

— Ma pauvre Marthe, me dit-il, trop longtemps je t'ai caché la vérité... je n'osais point déchirer ton cœur... mais... mais... hélas ! il le faut bien, puisque décidément tu veux me quitter...

— Mon Dieu ! m'écriai-je épouvantée, qu'allez-vous donc m'apprendre ?

Il ne répondit pas, mais il me tendit une lettre encadrée de noir et vieille d'un mois de date...

Mon père était mort, mort de douleur... et je l'avais tué !...

Pauvre Marthe ! murmura l'artiste en prenant dans ses mains la main blanche de la jeune femme, qui s'était prise à fondre en larmes au souvenir de son père.

Marthe essuya ses pleurs et continua :

— Mon père était mort. J'aimais encore Andréa, et je n'avais plus qu'à l'aimer en ce monde. Il redoubla pour moi de petits soins et de caresses, et je n'eus point le courage de l'abandonner.

Pendant les premiers mois de mon deuil, il fut bon et plein de tendresse pour moi ; il me jura solennellement qu'il n'aurait jamais d'autre femme que moi, et j'eus la faiblesse de le croire.

Mais bientôt les égards dont il m'avait entourée s'évanouirent un à un ; il me traita cavalièrement...

Alors je voulus fuir cet homme qui me devenait odieux... Mais où fuir ? où aller ?... D'ailleurs, il exerçait sur moi une étrange et odieuse domination de maître sur l'esclave, quelque chose comme la fascination d'un reptile sur un oiseau. L'empire qu'il exerçait sur moi allait, du reste, jusqu'à la terreur, car il ne prenait plus la peine de me dissimuler sa nature perversie et ses instincts cruels.

VII

Un soir, Andréa se prit de querelle, au théâtre, avec un jeune officier autrichien, et il se battit avec lui le lendemain.

L'arme choisie était le pistolet.

D'après les conditions du combat, les deux adversaires devaient marcher l'un sur l'autre et faire feu à volonté.

L'officier tira le premier. Andréa ne fut point atteint et

continua de marcher sur lui

— Tirez donc ! lui crièrent les témoins.

— Pas encore, répondit-il.

Et il marcha jusqu'à ce que, touchant son adversaire, il lui posât le canon de son pistolet sur la poitrine.

L'officier attendait stoïquement, les bras croisés et le sourire aux lèvres.

Un homme de cœur eût été touché d'une telle bravoure : le lâche n'en eut point pitié.

— En vérité, dit-il avec un cruel sourire, vous êtes à peine de mon âge, monsieur, et ce sera un grand chagrin pour votre mère d'apprendre votre mort.

Et il fit feu et tua l'officier, qui tomba sans pousser un cri.

— Le misérable ! murmura Armand avec dégoût.

— Oh ! reprit Marthe, ce n'est point tout encore, mon ami : écoutez... Cet homme est un assassin ! un assassin et un voleur...

Marthe s'interrompit un instant, le front couvert de rouge de la honte. Avoir aimé un tel homme était pour elle le dernier des abaissements.

— Andréa, continua-t-elle enfin, Andréa était joueur, joueur effréné. Notre maison était devenue un tripot infâme, où chaque nuit se ruinait quelque fils de famille de la noblesse milanaise.

Andréa avait un bonheur inouï, et il gagnait depuis quelques mois des sommes folles, quand ce revirement subit de la fortune, cette longue série de défaites que les joueurs appellent la *dérive*, arriva, implacable, inexorable comme le destin.

Une nuit, il perdit une somme énorme, plusieurs centaines de mille francs. Tous ses invités étaient partis, à l'exception d'un seul, le baron Spoletti. Le baron était son partenaire depuis minuit ; il était près de cinq heures du matin. C'était lui qui gagnait tout ce qu'Andréa perdait.

Ils jouaient au fond d'un pavillon qui s'élevait à l'extrémité du jardin, et, placée dans un coin où me retenait mon pénible devoir de maîtresse de maison, j'assistais à cette scène poignante et honteusement terrible.

Leur dernier enjeu était de cent mille écus.

Le baron donna et retourna une carte.

— Le roi ! dit-il, Vicomte, j'ai gagné, vous me devez cent mille écus.

— Je les double ! murmura celui-ci d'une voix étranglée.

Mais le baron se leva froidement.

— Mon cher, dit-il, j'ai un principe dont je me suis fait l'esclave : je ne tiens jamais deux coups sur parole. D'ailleurs, voici le jour, et je meurs de sommeil. Adieu !

Andréa demeura un moment immobile sur son siège et comme foudroyé ; il vit d'un œil atone le baron empocher son cr et ses billets, puis prendre courtoisement congé de moi, en s'excusant de m'avoir fait veiller aussi tard.

Et puis, soit qu'il obéît machinalement à l'usage, soit qu'une pensée infernale eût traversé son cerveau comme un éclair, Andréa se leva pour reconduire le baron et lui faire traverser le jardin, qui était planté de grands arbres.

Les valets étaient couchés, nous étions seuls au pavillon, et le jardin était désert.

J'étais peut-être aussi atterrée qu'Andréa de la perte énorme qu'il venait de faire, et, muette de stupeur, je le vis sortir du pavillon et s'éloigner en donnant le bras au baron.

Cinq minutes après, j'entendis un cri, un seul, qui m'arriva comme un cri d'agonie ; puis le silence se fit complet et absolu ; puis encore, peu après, je vis reparaitre Andréa, tête nue, l'œil hagard, les vêtements en désordre, et son gilet blanc couvert de sang.

Le misérable tenait un poignard d'une main, de l'autre le portefeuille du baron, qu'il venait d'assassiner avec l'arme qu'il portait toujours sur lui depuis qu'il était en Italie.

A mon tour, je poussai un cri, un cri d'horreur et de dégoût suprême.